

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 9

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Que le directeur renonce donc une fois pour toutes à se laisser influencer par tel membre de la commission, par tel ami personnel, dont les conseils ne sont pas toujours désintéressés. Qu'il ait confiance en lui-même et, mettant fin à une rivalité absurde, qu'il marche la main dans la main avec l'institution des Concerts symphoniques. Je vois déjà l'étonnement se peindre sur bien des visages et les épaules se hausser en signe d'incrédulité (en tout premier lieu parmi les conseillers municipaux et les membres de la commission théâtrale !). Puissent cependant les quelques idées que je viens d'émettre avoir plus de succès que je n'ose l'espérer. Je me représente sans peine combien il sera difficile de convaincre un directeur qui voit journellement ses idées et ses erreurs défendues par la flatterie intéressée de certains journalistes. Il ne voudra pas d'une fraternité d'armes si peu conforme aux habitudes. Il hésitera à traiter comme ils le méritent tous les intrigants, gens inutiles et faiseurs d'embarras, qui entretiennent cette inimitié. Il n'aura pas le cœur de les mettre à la porte. Et l'on continuera à crier : Vive le théâtre, à bas les concerts, — ou vive les concerts, à bas le théâtre ! (A suivre.)



La musique à l'Etranger

ANGLETERRE

J'espérais fort qu'après le début de sa saison d'opéra, Hammerstein produirait quelque chose de plus grande importance au point de vue musical que *Quo Vadis?*, fait pour charmer le gros du public seulement. Mais, hélas, il ne nous a rien donné de plus intéressant que *Guillaume-Tell*, *Lucia*, *Faust*, *Rigoletto*, dont je ne parlerais point si un nouveau soprano, Félice Lyne, n'y avait chanté avec un succès considérable, grâce à sa bonne technique et sa jolie voix fraîche et flûtée. *Hérodiade*, de Massenet, fit les délices des gens qui peuvent prendre cette musique au sérieux, et les autres se réjouirent en cette nouvelle occasion de la bouffonnerie de notre Censeur, qui permit de jouer cet opéra moyennant la substitution de la vague dénomination « Un prophète » au nom de Jean-Baptiste, afin de ne pas user des choses saintes en vain ! Dans quelques jours Hammerstein jouera *Les contes d'Hoffmann*, cette délicieuse fantaisie, et comme Beerbohm Tree, dans son théâtre du Haymarket, vient de faire revivre *Orphée aux Enfers*, les Londonniens auront là une bonne occasion de refaire la connaissance d'Offenbach, bien tombé dans l'oubli après sa grande vogue d'il y a une trentaine d'années.

Covent Garden, comme clôture de la saison d'automne, donnait, il y a quelques jours, les *Königskinder* de Humperdinck. M. Otto Wolf et M^{me} Gura-Hummel tenaient les rôles des deux enfants, et, quoiqu'ils n'y aient pas mis la jeunesse et la fraîcheur voulues, ce n'est pas à eux qu'il faut reprocher l'allure traînante du tout, mais bien au compositeur, qui, au lieu de traiter d'une manière appropriée cette fable enfantine, (très simple en dépit de son symbolisme assez laborieux), l'habille comme une légende héroïque — plusieurs passages du dernier acte ont l'air de venir en droite ligne du « Crépuscule des dieux ». En même temps, son habitude de répéter de petites phrases au long de pages entières, et de les orchestrer avec un contrepoint très détaillé, donne une certaine lourdeur à la partition et retarde l'action. Dans l'ancienne version, l'évolution du drame est plus rapide parce que les mots sont parlés, parfois tout simplement, parfois sur la musique, le chant étant employé seulement pour les chansons et les sommets de l'émotion. La nouvelle version n'y ajoute aucune valeur purement musicale et devient trop lourde pour le cadre. Actuellement Humperdinck se trouve à Londres où il surveille les dernières

répétitions du *Miracle*, le grand spectacle arrangé par Reinhardt à l'« Olympia » et dont il dirigera la première représentation en personne.

Les concerts ont été nombreux mais peu intéressants, à part deux récitals de Carl Flesch et d'Aldo Antonietti, et plusieurs donnés par Max Pauer qui, par sa technique brillante, la juste compréhension de la musique qu'il joue, doit être considéré comme un des meilleurs pianistes actuels. Dans un concert d'orchestre, le seul intéressant de ces semaines passées, Steinbach réussit à électriser un auditoire habitué généralement à « avaler » la *I^{re} symphonie* de Brahms sans sourciller.

A mon avis l'événement du mois est une représentation de *La flûte enchantée* à Cambridge, par une troupe presque uniquement composée d'amateurs. Les jeunes chanteurs inexpérimentés se tirèrent tout à leur honneur d'un opéra dont les difficultés sont reconnues, mais le vrai intérêt des représentations était la cohésion, l'extrême clarté de toute l'œuvre. Une seule et unique scène, construite de manière à être séparée en 3 sections par des rideaux, permettait au spectateur de concentrer son attention sur le drame lui-même, alors que dans les théâtres ordinaires le changement constant de décors distraît et fait perdre le fil de la trame. La représentation de Cambridge faisait aussi ressortir très clairement les deux éléments comique et maçonnique, et donnait à chacun sa valeur propre.

Ainsi il fut facile de comprendre la structure de la pièce et la signification de ce qui est généralement regardé comme un absurde mélange de farce et de solennité, mis en musique par Mozart dans un moment d'adversité. Depuis l'étude d'Otto Jahn, maintes recherches ont été faites par divers historiens pour jeter un rayon de lumière sur les points obscurs de *La Flûte enchantée*, mais aucune n'est aussi complète au point de vue littéraire, musical, historique, que la brochure publiée le mois passé par M. Edward Dent, l'auteur de la monographie brillante et savante à la fois sur « Alessandro Scarlatti ».

Il y aura peu de concerts en janvier, ce qui me permettra de parler, dans ma prochaine chronique, de l'étude en question.

LAWRENCE HAWARD.

BELGIQUE

A Bruxelles, nous sommes toujours à Beethoven ; le merveilleux festival symphonique se continue à courts intervalles. Nous avons encore la tête et les oreilles pleines de cette imposante symphonie en *la*, la *Septième* que Wagner appelait non sans raison, l'*apothéose de la danse*, car elle est vraiment un rythme vivant, parlant, multiple. Par certains côtés, question d'ampleur à part, elle me paraît encore plus belle, plus vibrante que la *Neuvième* ; tout y semble plus concentré, plus stylisé ; ses contrastes étranges, sa fièvre, son bouillonnement tantôt intérieur, tantôt débordant, sa merveilleuse progression vers cette unique « dionysiaque » du finale, tout de joie et de lumière, ses accents visionnaires, son lyrisme si émouvant dans la polyphonie de l'*allegretto*, tout cela est tellement intense, spontané, profond et grand, que l'enthousiasme qu'elle exprime et suscite ne peut être dépassé. M. Otto Lohse et l'orchestre des Concerts populaires en ont donné une interprétation splendide qui, malheureusement, n'a pu recueillir tous les suffrages. Plaignons ceux qui n'en furent pas émus et ne songèrent qu'à éplucher.

L'interprétation de la *Huitième* ne fut pas moins belle. Au concert précédent, la *Pastorale* (6^e) et la *Cinquième* n'eurent peut-être pas la même perfection de rendu. Aussi les mouvements pris par le chef pour la fameuse symphonie en *ut* mineur notamment, paraissaient parfois déroutants, surtout pour le thème initial suivi du point d'orgue, le soi-disant « destin frappant à la porte » ; il paraissait certainement fort pressé qu'on lui ouvre ! On ne reprochera toujours pas à Lohse « la lenteur germanique », endossée d'avance à tous les chefs qui nous viennent de là-bas ! — Deux de nos bons pianistes, élèves de M. DeGreef, participèrent à ces concerts : au dernier, M. Marcel Laoureux, virtuose au jeu probe, clair, au toucher délicat

et distingué (concerto en *ut* mineur) ; à l'autre, M. Emile Bosquet, musicien parfait, au jeu plus nerveux et vigoureux, dans le Concerto en *sol*.

A quelques jours de là, E. Risler jouait la même œuvre à **Bruges** (Concert du Conservatoire) ; il m'en paraît l'interprète idéal ; personne n'a jamais rendu comme lui par exemple, la grandeur et l'émouvante prière de l'*Andante*, et je me souviens combien, il y a quelques années déjà, l'ayant joué sous la direction de Mottl, le grand chef d'orchestre exprimait sans fin son admiration pour cette interprétation sublime. Dans la grande *Sonate* de Liszt — avec laquelle il triompha aussi au festival de Heidelberg — Risler, tout différent, n'en fut pas moins remarquable, ni moins profond. C'est un des très beaux solistes du moment et de ceux qui s'effacent pour l'œuvre qu'ils interprètent, absorbés par elle et n'étant là que pour elle. Cette rare qualité nous l'avons retrouvée chez les solistes du premier *Concert Bach* à **Bruxelles**, trio remarquable constitué par le ténor, G.-A. Walter (Berlin), la basse, Hess van der Wyck (Kiel) et l'alto, M^{lle} Stapelfeldt (Berlin). Ils n'avaient qu'une part modeste dans les cantates *Singet dem Herrn ein neues Lied* et le profond *Bleib' bei uns* (arrang. de Mottl). Mais combien ils y mirent de conscience, d'émotion, de musicalité ! Les chœurs de la Société toujours en progrès et admirablement stylés par leur chef, Alb. Zimmer, méritent les plus grands éloges. Au même concert, M^{me} Capon-sacchi joua une sonate et une suite pour violoncelle de Bach : magnifique sonorité, style impeccable.

Quelle source d'éternelles et pures émotions que ce Bach ! Comme l'on souhaiterait à chacun de s'y retremper sans cesse, moralement et musicalement ! — A **Liège**, la jeune société qui, l'an dernier, élut le grand maître comme patron, vient de donner son premier grand concert de la saison avec un programme composé en grande partie de pièces d'orgue de J.-Sébastien (org. M. Waitz), complété par la superbe *Chaconne* pour violon de Vitali jouée par M. Tassin, et deux *Psaumes* de Marcello, plus un air de Bach, *Schlummert ein* (extrait de la Cantate *Ich habe genug* : adaptation pour voix d'alto avec simple accompagnement d'orgue et de violon). Une jeune cantatrice genevoise, M^{lle} Julia Demont, élève de l'excellent professeur Henriette Lefébure, de Bruxelles, a chanté ces pages avec un très beau sentiment et fut chaleureusement félicitée. Elle eut non moins de succès à **Tournai**, où, dans une audition de la *Passion selon St-Matthieu*, elle reprit le rôle chanté en avril dernier par l'admirable M. Philippi. Ce n'était pas facile. M^{lle} Demont, avec une réelle intelligence, sa voix d'une égalité parfaite et son beau style, a suscité l'éloge unanime des critiques et des artistes venus pour entendre cette œuvre unique. Nous souhaitons à la jeune cantatrice dans ses prochains concerts de Suisse et de France le succès que méritent ses efforts persévérants, sa vaillance à toute épreuve et son réel talent de musicienne et de chanteuse.

Ah ! si nous pouvions en attendre toujours autant de nos artistes de théâtre ! Mais que les vrais musiciens y sont rares et que l'art du chant est peu à l'aise dans ce qui n'est pas le répertoire ordinaire des théâtres français. Heureusement, grâce à un bon choix de protagonistes, parmi lesquels de méritants acteurs, *Déjanire* de Saint-Saëns, bien compris, obtint un grand succès. Mais à côté de cela combien la belle et supérieure musique d'*Obéron* eut à se plaindre ! Pas à l'orchestre par exemple, où Lohse fit faire des merveilles ; mais il ne put en tirer autant des personnages, la plupart insuffisants, ignorants du reste de ce qu'est vraiment cette musique romantique de Weber, presque artificielle sur leurs lèvres et si peu dans leur cœur ! Comme alors me revient en mémoire telle belle représentation récemment vue à Karlsruhe, avec une distribution sans pareille : Huon (H. Tänzler), Rezia (Béatrice Lauer-Kottlar), Obéron (Ada v. Westhofen), Schérasmin (H. Bussard), Fatima (Gisela Teres), etc. Sans doute, les décors n'étaient pas aussi beaux qu'à Bruxelles, mais comme cela s'oubliait. Là-bas comme ici, l'interruption de l'action pour le changement fréquent de tableaux nuit passablement à l'impression ; il faudrait absolument pour ce genre de pièces, la « drehbare Bühne » en usage dans plus d'un grand théâtre allemand.

(A suivre)

MAY DE RÜDDER.